

<http://divergences.be/spip.php?article2160>



Jack et B2B

# Bal tragique à Lille : un policier égratigné, 53 interpellations

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - 2011 - N° 24. Février 2011 - Français - RÉSISTANCES...RÉFLEXIONS... -

Date de mise en ligne : dimanche 30 janvier 2011

---

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

---

La soirée du vendredi 14 janvier organisée au Centre Culturel Libertaire (CCL) en soutien au journal *La Brique* a rassemblé beaucoup de monde. Des habitués, des militants, mais aussi et surtout de nombreuses personnes étrangères à ce milieu, uniquement présentes pour le concert Hip Hop. A la fin de la soirée, la police a littéralement pris d'assaut les lieux et interpellé brutalement les 53 personnes qui s'y trouvaient encore. Pour plusieurs raisons, nous ne reviendrons que sur les agissements des policiers, depuis le moment où ils nous enfermaient dans le CCL comme des rats jusqu'à notre libération du commissariat. Voici ce que nous avons vu de nos propres yeux et entendu de nos propres oreilles, tant de la part de nos compagnons de cellule que des « fonctionnaires de l'Etat », véritable police idéologique et punitive.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L300xH400/5-8-f9317.jpg>

Entre 3 et 4 heures du matin, la police intervient aux portes du CCL. Avant qu'elles ne soient fermées et barricadées par nos soins, un policier réussit à décharger une grosse dose de lacrymogène poivrée à l'intérieur. Les yeux rougissent, larmoient, les poumons s'irritent, l'air s'opacifie, mais il est encore possible de tenir. Certaines personnes ouvrent la seule salle fermée jusqu'à présent pour s'y réfugier et respirer. Mais cela ne dure pas, car les policiers brisent sa vitre donnant sur la rue et gazent massivement, dans le but d'étouffer ses occupants. La situation est intenable, et l'on se décide à sortir.

L'ouverture des portes permet aux agents de gazer davantage ce véritable piège qu'est devenu le CCL. Certaines personnes le sont au visage, comme celle qui tente d'expliquer à la police qu'« on va sortir ». Une fois dehors, nous sommes reçus à coups de matraques, bousculés, molestés, jetés au sol. Et, progressivement, nous nous retrouvons à terre, soit sur les trottoirs, soit sur la chaussée. Un mot de trop, un geste – comme lever la tête pour observer la scène –, et les policiers insultent – les hommes en particulier sont traités de « pédale », « tarlouze » – ou frappent – coups de pieds dans les bras, les côtes. Certains sont matraqués à la tête. Un homme a l'œil gonflé de sang. Est-ce un hasard s'il est basané ? Au moins deux personnes sont complètement aveuglées par le gaz. Une autre, asthmatique, s'asphyxie. Un type se retrouve à terre, la tête écrasée par le genou d'un jeune policier très excité, celui-là même qui le menotte brutalement en criant, mot pour mot, à ses collègues : « J'l'ai eu, c'est bon, j'me suis vengé ! »

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L329xH369/3\\_437x490\\_da7e12e8fc3a7fde524b156b0554b618-81d6a.jpg](http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L329xH369/3_437x490_da7e12e8fc3a7fde524b156b0554b618-81d6a.jpg)

Plusieurs camions arrivent. Cela a manifestement tout l'air d'une rafle, avec son lot de personnes impuissantes, apeurées, paniquées et dans une complète incompréhension. Nous sommes menottés dans le dos à l'aide de « serre flex » et conduits par groupes au commissariat. Dans un des camions, un policier déclare à des « raflés » qu'ils sont interpellés parce que, ce soir, ils n'étaient « pas sortis au bon endroit ». D'autres apprennent de la police qu'ils ne sont que de « sales gauchistes ».

### Arrivée au commico

Au commissariat, les hommes sont parqués dans une seule cellule, les femmes dans une salle, toujours entravés-es. Nous sommes bientôt 53, et étouffons entre ces murs. Certains ont leurs liens trop serrés, dans le dos, et expriment leur douleur aux policiers. Ces derniers rigolent et insultent à nouveau. Comme dans la salle où sont enfermées les femmes, la colère monte dans la cellule des hommes. Quelques uns s'énervent, l'on crie, l'on tape dans la porte, ce qui vaut, pour l'un d'entre eux, d'être sorti de la cellule et tabassé au sol. Il ne se débat pas, tenu qu'il est par le « serre flex », et encaisse les coups.

L'un après l'autre, nous passons un test d'alcoolémie. Les hommes sont déplacés, toujours les mains dans le dos,

dans une autre cellule, un peu plus grande. Les femmes sont les premières à être fouillées, mises à nu une par une, puis déplacées dans les geôles de garde à vue. De là où les hommes sont parqués à présent, on peut observer les derniers interpellés arrivant au commissariat. Parmi eux, une jeune femme perd connaissance, juste devant la cellule. Elle s'écroule sans provoquer la moindre réaction des policiers. Ceux-ci la laissent au sol, inconsciente, durant au moins quinze minutes. Derrière les vitres de la cellule, les hommes protestent, en criant, tapant dans la porte. Ce qui amuse visiblement les agents, qui rigolent entre eux, droits dans leurs bottes autour de la gisante. Elle sera par la suite traînée sur le sol...

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L219xH397/1\\_400x724\\_1c94df19863b0d43809b6ec2698412b3-1814e.jpg](http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L219xH397/1_400x724_1c94df19863b0d43809b6ec2698412b3-1814e.jpg)

Un type est très mal en point, il ne voit plus rien. On demande un médecin mais les policiers se marrent et attendent un long moment pour le faire examiner. Certains souhaitent que leurs liens dans le dos soient desserrés : ils en sortent un pour... les lui resserrer. L'énervement se fait de plus en plus sentir. Aucune notification, aucune information n'est donnée. Certes, certaines personnes ont trop d'alcool dans le sang, mais celles dont le taux est nul devront quand même patienter plusieurs heures – environ de 4h30

à 8h30 pour les premières – avant de savoir ce qu'elles font ici et connaître leurs droits. Un flic au crâne rasé perd son sang froid, ouvre la cellule des hommes et en frappe un durement au ventre. Il referme la porte. Quelques minutes après, il réitère dans la salle des femmes en infligeant plusieurs coups dans le tas, à l'aveugle. Ses collègues lui demandent manifestement d'aller voir ailleurs, car il vient de commettre, devant tout le monde, une bavure en bonne et due forme. Un autre policier explique aux hommes qu'ils ont « de la chance de pas être en Tunisie », car « là-bas, on aurait eu des armes ». Et à ceux qui lui demandent si c'est ce qu'il veut, utiliser son arme, il répond très sereinement « oui ». Pour justifier leurs agissements, les agents n'ont qu'un mot à la bouche : une « trentaine » de personnes parmi nous ont tabassé un des leurs qui est actuellement dans le coma... Nous apprendrons plus tard la vérité : ce n'est qu'un grossier mensonge.

Pour les hommes, les mains dans le dos, l'attente dans cette cellule trop petite est très longue. C'est un peu avant 8 heures que le premier d'entre eux est fouillé, libéré du « serre flex », présenté au médecin puis placé en geôle de garde à vue. Les derniers y seront déplacés en milieu de matinée. Pendant une fouille, des policiers menacent et traitent plusieurs fois un interpellé dénudé de « connard ». Lors d'une autre, ils arrachent sans ménagement l'écarteur d'oreille d'un homme, qui arrive dans sa cellule avec un lobe ensanglanté. On lui donne quelques feuilles de papier toilette. Seize femmes sont placées dans une cellule immonde qui ne peut, humainement, même pas en contenir dix. Dans une autre, plus grande, où quinze hommes sont enfermés, le sol, à plusieurs endroits, est recouvert d'urine, l'air empuanti. Heureusement que le médecin du commissariat conseille à plusieurs d'entre nous d'arrêter de fumer, car c'est mauvais pour la santé...

### **Dans l'attente d'une libération**

Nous sommes dans les sous-sols de la forteresse policière lilloise construite il y a trois ans aux portes de Lille Sud. Durant les révoltes de 2005, c'est dans ce quartier que les voitures avaient brûlé. La mesure de cette opération explique peut-être pour la première fois de façon concrète la démesure de l'architecture du bâtiment. Car dans l'ancien commissariat, il aurait été difficile de placer autant de monde en garde à vue simultanément... S'agissait-il d'« anticiper » les éventuelles révoltes des quartiers pauvres de Lille ?

Tout est vitré, les lumières sont blafardes, les murs de béton, froids et épais, les moindres bruits se propagent en échos qui, à la longue, deviennent insupportables. Il ne se passe d'ailleurs pas dix minutes sans qu'un prisonnier cogne les vitres, ou crie, qu'une porte soit ouverte puis fermée par trois verrous. Il fait chaud mais la fatigue refroidit le corps. Ici, on perd vite la notion de l'espace et du temps. Beaucoup craignent une prolongation de vingt-quatre heures, le cauchemar s'éternise.

Entre le milieu de matinée et 20 heures, c'est une longue attente où il faut crier, frapper dans les fenêtres et les portes des cellules pour ne serait-ce qu'avoir accès aux toilettes. En guise de repas, vers 10h30, un des policiers dépose une brique de jus de pomme et deux biscuits secs. Quand on leur demandera plus tard à manger, ce qui est un droit des plus élémentaires, ceux-ci hausseront les épaules et diront que les réserves de repas sont vides.

Les femmes, toujours à seize dans leur cellule exiguë, doivent subir les regards pervers et rigolards des policiers. On ne leur donne pas de biscuits avant plusieurs heures. Et quand elles demandent, à maintes reprises, de pouvoir accéder aux toilettes, on les ignore. Elles réclament alors du papier toilette, et un jeune agent tout juste pubère répond, en cherchant du regard la complicité de son collègue : « Vous avez un petit problème, c'est ça ? C'est pas de chance. » Il continue de rigoler, tourne le dos. Vers 14 heures, les femmes se mettent à crier : elles ont chaud, suffoquent, l'une d'entre elles fait un malaise. Il faudra attendre cinq bonnes minutes avant qu'un des geôliers présents daigne jeter un œil, puis encore cinq longues minutes avant qu'une partie d'entre elles ne soit placée dans une autre cellule.

Au moment de la notification de garde à vue, une policière demande à un interpellé s'il veut voir un médecin. L'homme hésite, ce qui la pousse à argumenter : « Dans tous les cas, si vous voulez sortir vite d'ici, il vaut mieux ne pas faire traîner ces histoires... » Message passé. Les notifications tardent à venir pour certains interpellés, les dernières d'entre elles arriveront aux alentours de 16 heures, avec pour heure officielle du début de la garde à vue 4h30... D'ailleurs certaines personnes refusent de les signer, choquées d'apprendre à leur lecture qu'elles sont gardées à vue pour « violence collective à agents des forces de police ». Environ la moitié des 53 interpellés demandent à consulter une avocate commise d'office. Rares sont ceux qui la verront avant leur interrogatoire.

Viennent les auditions, très lentement. Au cours de l'une d'elles, un officier de la police judiciaire (OPJ) demande à un interpellé s'il connaît un certain « cochon ». Réponse négative, qui déçoit l'OPJ : pour le reste de l'interrogatoire, faisant preuve d'un humour très fin, il ne cessera de l'appeler « Monsieur Cochon ». Durant cette même audition, un autre policier entre dans la salle, regarde l'homme interrogé, et lui dit en posant son front juste au-dessus de lui : « Vous aussi, vous ne savez rien et vous n'avez rien vu ! Il n'empêche qu'on a un collègue sur le carreau et qu'on sera sans pitié ». Mais quand il le raccompagne dans sa cellule, l'OPJ, d'humeur plus bavarde, dit au gardé à vue que le collègue en question est sorti de l'hôpital, qu'en fait il n'a pas grand chose et que cette histoire fait beaucoup de bruit pour rien...

Vers 16 heures, les premiers signes de libération possible apparaissent : les policiers s'agitent pour aller au plus pressé. Des renforts viennent de tous les services de la métropole lilloise, on y rencontre par exemple des officiers de la brigade des mineurs. Les auditions s'enchaînent de plus en plus vite. Durant l'une d'elles, un OPJ souffle à un interpellé qu'il en veut au procureur d'avoir ordonné le placement en garde à vue de tout le monde, il ne comprend pas tout ce raffut, il est d'astreinte, il « faut faire vite ». Dans sa déposition, l'interpellé lui signifie que l'assaut du CCL s'est opéré dans un climat de violence gratuite. Il relit la première version, mais aucune mention de la violence. Il exige alors la correction et l'OPJ réimprime le papier. Globalement, les auditions sont bâclées, certaines ne sont pas signées ce qui dérange nécessairement les officiers. Cela ressemble tellement à une mascarade qu'ils omettront même d'auditionner un type qui, après avoir consulté l'avocate commise d'office, était pourtant prêt à être écouté. Mascarade ? Pas vraiment, si l'on en croit les dires d'un officier qui se confie à une personne en audition : le commissaire aurait voulu marquer le coup, parce que le CCL constitue un milieu d'extrême gauche.

Les premières empreintes sont prises vers 18h30. Un gardé à vue constate qu'un agent s'amuse tout en rire gras avec son collègue, à battre le record de fichage en une journée : ils en sont à 33 et approchent apparemment du chiffre record, ce qui a l'air de les exciter. Une personne demande pourquoi elle est fichée... « parce que c'est la loi », qu'elle est interpellée et que même sans être inculpée ou déférée, elle sera fichée. Le policier ajoute, sourire aux lèvres, que ce fichage sera effectif « pendant vingt-cinq ans ». Il aura au moins retenu ça de ses cours à l'école de police... Mais ils n'auront pas l'occasion de battre le record, les derniers interpellés ne seront pas fichés. Faute de temps ? Service terminé ?

## Bal tragique à Lille : un policier égratigné, 53 interpellations

---

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH50/banniere neo-58cfb.jpg>

Quand nous sortons vers 20 heures, l'air libre a un goût particulièrement bon. Quelques soutiens sont devant le commissariat. On se restaure un peu, prend des nouvelles. Il reste encore du monde dans le central – trois personnes. Un compagnon de cellule a été reconnu par le flic soi-disant blessé comme celui qui l'aurait « alpagué par le col ». Il risque cher, mais il aura pour lui le témoignage et le soutien de cinquante personnes qui ont vu en face la réalité de la violence policière. Inique, gratuite et sans discernement. Si ce n'est pour harceler ses ennemis, et leurs amis.

*Post-scriptum :*

<http://www.lille43000.com/content/view/387/263/>

*NB : nous ne rapportons évidemment pas tout ce qu'ont pu vivre les 53 interpellés, car nous ignorons encore beaucoup de choses. Signalons que les exactions dont nous témoignons ici ne concernent pas tous les policiers rencontrés pendant ce cauchemar. Il nous semble toutefois qu'une majorité d'entre eux a agi de la sorte. Pour les autres, nous parlerons de passivité, l'effroyable passivité qui a déjà fait tant de mal par le passé.*